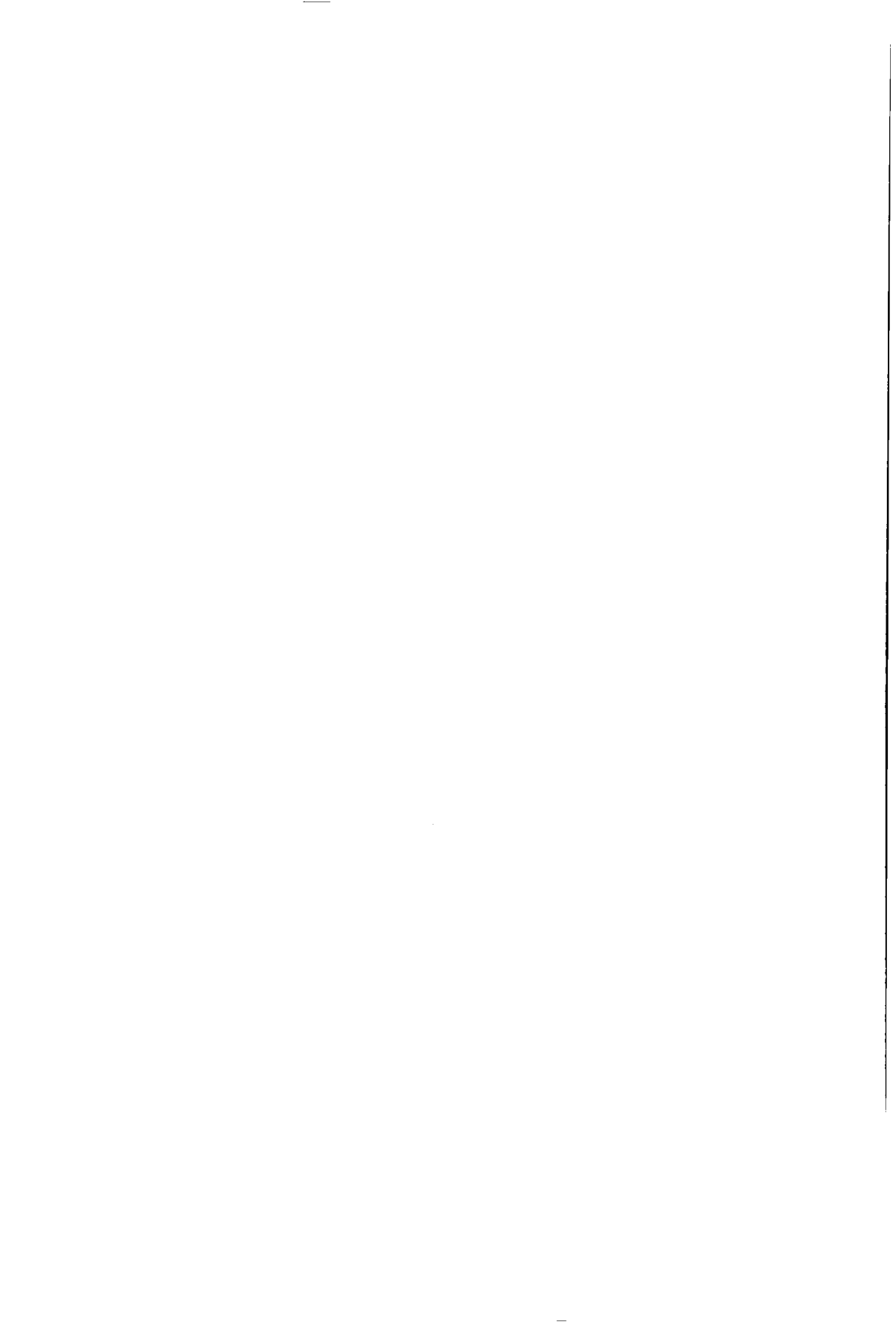


## **Traductions**



Poèmes de Sándor PETŐFI, Attila JÓZSEF et Endre ADY

Sándor PETŐFI

LE GENTILHOMME HONGROIS  
(A magyar nemes)

Le sabre fier de mes aïeux  
Est pendu au mur à un pieu,  
Rongé de rouille et sans éclat,  
Je suis gentilhomme hongrois !

La vie n'est qu'un repos sans fin,  
Je vis car ne fais jamais rien,  
Paysan, la tâche est à toi !  
Je suis gentilhomme hongrois !

Manant, la voie me soit sans peine,  
Car c'est ton cheval qui me traîne,  
Faudrait-il que je marche, moi !  
Je suis gentilhomme hongrois !

Eh que m'importe la Patrie,  
Les mille et un maux du pays,  
Un jour tout ce mal finira.  
Je suis gentilhomme hongrois !

Vivrais-je donc pour le savoir ?  
Tous les savants sont sans avoir,  
Je n'écris pas, je ne lis pas,  
Je suis gentilhomme hongrois !

J'ai, il est vrai un grand talent,  
Là, nul ne me passe devant,  
Je mange bien et puis je bois,  
Je suis gentilhomme hongrois !

Hourrah ! Je ne paie pas d'impôts,  
J'ai quelque bien, mais pas de trop,  
Des dettes, ça, beaucoup ma foi !  
Je suis gentilhomme hongrois !

Avec mes droits, dans mon manoir,  
Je casserai ma pipe un soir,  
Au paradis j'irai tout droit,  
Je suis gentilhomme hongrois !

(Traduit du hongrois par Georges KORNHEISER)

Attila JÓZSEF

CŒUR PUR  
(Tiszta szívvel)

Je n'ai ni père, ni mère,  
Berceau, linceul, ni chaumière,  
Ni de Dieu, ni de Patrie,  
Ni de baisers, ni d'amie.

Trois jours déjà sans manger,  
Ni bien copieux, ni léger,  
Le pouvoir de mes vingt ans,  
Mes vingt ans, moi je les vends !

Si ça ne tente personne,  
Soit, au diable je les donne !  
D'un cœur pur je volerai  
Et s'il le faut, je tuerai.

On va me prendre et me pendre  
En sol béni me descendre  
Et la mort viendra par l'herbe  
Poussant dans mon cœur superbe.

(Traduit du hongrois par Georges KORNHEISER)

Poèmes de Endre ADY

À LA GARE DE L'EST  
(A Gare de l'Esten)

Quand l'aurore poindra, loin déjà, déchiré,  
Quelque part écroulé, je verserai mes larmes.  
Maintenant cependant, je n'ose pas pleurer,  
Paris m'envoie ses chants, m'ensorcelle et me charme.

C'est l'instant des adieux, c'est l'instant des douceurs,  
L'engin noir haletant, gronde et siffle déjà.  
En ce moment, Paris, encore est sur mon cœur,  
Et le soir, de mes bras pourtant l'arrachera.

Pendant qu'il chauffe en moi des rêves effarants,  
Le noir monstre fumant, crachant le feu s'anime.  
À l'aube, de nous deux, qui donc sera plus blanc,  
Mon visage livide ou la neige des cimes ?

Quand l'aurore poindra, le plus blanc sera moi !  
Je sens déjà venir le souffle des caveaux,  
Souffle morbide et froid du cimetière hongrois  
Qui m'adresse déjà ses baisers sépulcraux.

En nul endroit la vie n'est que joie et soleil.  
S'émerveiller, rêver, oui, cela on le peut !  
Sainte ville du rêve, ô cité des merveilles,  
Paris, mon beau Paris, je te fais mes adieux.

Ma déesse infidèle et maladeive, amère,  
Reste ici pour toujours à ton brutal festin :  
O joie, feu jaillissant en gerbes de lumière.  
Mon Paris souverain, chante, chante sans fin.

C'est toi qui enseigna des chants tristes et pieux,  
Au monde malheureux, voué à l'anarchie ;  
Et grâce à toi, ainsi, nous existons un peu  
Et voilons notre vie d'un semblant d'harmonie.

Chante, un fils étranger s'exile loin de toi,  
Chante, là où il va, il n'est pas de chansons.  
Déjà le ciel magyar apporte jusqu'à moi,  
La clameur des mendiants murés dans l'abandon.

Une odeur de cadavre, une haleine glacée,  
Partout plane là-bas, flottant sur chaque fleur ;  
Et cet endroit maudit c'est ma patrie blessée,  
C'est l'orient sans soleil, le pays du malheur.

Et je m'en vais pourtant, mon destin me réclame.  
Et puis je rendrai l'âme et m'éteindrai sans bruit,  
Tué par tous ces cœurs sans chansons et sans flamme  
Et les odeurs de musc du pays de la nuit.

Il me tueront bientôt, finie pour moi l'ivresse.  
Mon corps s'allongera tout raide, bête et froid.  
O géant troubadour, Paris noie ma tristesse,  
Que ton beau chant m'enivre une dernière fois.

Si encore une fois vers moi pouvait ployer,  
Brûlante et parfumée, une enfant de Paris,  
Qui posant sur mes yeux un ultime baiser,  
Des lèvres fermeraient mes paupières meurtries.

Au crépuscule alors, les saintes mélodies,  
En mon âme ravie, résonneraient encore ;  
Galoperait en vain, le monstre dans la nuit,  
Dans ses flancs de métal, il n'y aurait qu'un mort.

LES CHEVAUX DE LA MORT  
(A Halál lovai)

Sur le chemin baigné de lune,  
Quand les bergers des cieux là-haut  
Paissent les nuées de l'espace,  
S'approchent sans bruit de sabot  
Vers nous les chevaux de l'angoisse.

Coursiers furtifs et meurtriers  
Portant des spectres sur leur dos,  
Des ombres tristes et muettes.  
La lune tire ses rideaux  
Quand vont les sombres silhouettes.

D'où viennent-ils, nul ne le sait  
Assoupis, les gens les ignorent.  
Soudain ils vident l'étrier,  
Ils ont des destriers encore  
Qui attendent leur cavalier.

Celui devant qui ils s'arrêtent  
Pâlit, sur la selle il s'élançe  
Et part avec lui au galop,  
Sur la route où les rayons dansent  
La Mort en quête et ses chevaux.

L'HYMNE DE L'INEXISTANT  
(A Nincsen himnusza)

L'Aurore luit sans briller,  
La Nuit plane blanche au ciel,  
Dieu n'est pas dieu de bonté,  
Le Diable n'est pas cruel.

L'Été est une glacière ;  
L'Hiver, un brasier ardent,  
Fleur rouge est la Peine amère  
Et la Gloire est noir tourment.

La neige est un buffle noir,  
Blanc est le goudron épais,  
Il Existe est cauchemar  
Et tangible est il Serait.

Mort est festin bienvenu  
Et la Vie, halte abrégée,  
Vice vaut mieux que Vertu  
Et Vertu est le Pêché.

Le miel est amer et rongé,  
Le sel est doux à goûter,  
Aujourd'hui n'est que mensonge  
Et Demain est vérité.

Ce qui est n'est que néant,  
L'Inexistant seul a vie,  
Le diable est notre parent  
Et Dieu est notre ennemi.

J'AIMERAI QUE L'ON M'AIME  
(Szeretném ha szeretnének)

Ni l'heureux aïeul, ni postérité,  
Ni la relation, ni la parenté,  
Je ne suis de personne,  
Je ne suis de personne.

Comme quiconque l'est, je suis Majesté,  
Je suis pôle, secret, étrangeté,  
Follet, éclat lointain,  
Follet, éclat lointain.

Hélas, je ne puis ainsi demeurer,  
Je voudrais tant ne plus être ignoré  
Et que me voient qui voient,  
Et que me voient qui voient.

Ma torture par moi et mon poème,  
Tout vient de là : j'aimerais que l'on m'aime  
Et puis être à quelqu'un,  
Et puis être à quelqu'un.

LE PARENT DE LA MORT  
(A Halál rokona)

Je suis le parent de la Mort  
Et j'aime voir l'amour s'enfuir  
J'aime baiser au front celui  
Qui va partir.

J'aime les roses malades,  
Les amoureuses se fanant,  
Le rayonnement de l'automne  
Triste et dolent.

J'aime l'appel comminatoire,  
Lourd, obsédant, des heures mornes,  
Copie fantasques de la Mort  
Sainte et sans borne.

J'aime ceux qui partent, s'éloignent,  
Ceux qui pleurent, les isolés  
Et les champs nus dans l'aube froide,  
Blancs et gelés.

J'aime le renoncement las,  
Les pleurs sans larmes et la paix,  
Abri des sages, des poètes,  
Des contrefaits.

J'aime l'âme désenchantée,  
Cassée, déçue et moribonde,  
Qui ne croit plus à rien, qui sombre :  
J'aime ce monde.

Je suis le parent de la Mort  
Et j'aime voir l'amour s'enfuir,  
J'aime baiser au front celui  
Qui va partir.

(Traduits du hongrois par Georges KORNHEISER)

Ágnes NEMES NAGY, *Quelqu'un d'autre* (1981)

Pilinszky est autre. Autre, chacun l'est, mais certains le sont plus encore. Pilinszky, entre tous les poètes de Hongrie et d'ailleurs, est de ceux-là : réellement autre, authentiquement autre, profondément dissemblable, rare, improbable. Une antilope blanche, un élément transurarien. Lorsqu'il arpentait, dans son pardessus trop court et trop étroit, les rues, les sombres rues du Budapest des années cinquante, son allure était celle d'une légende proscrite. Et c'est bien ce qu'il était. Une légende proscrite, bannie de la littérature, et ignorée de tous ; il n'était guère que ses compagnons de catacombes pour se la murmurer, de bouche à oreille.

Chacun a droit à son propre portrait en jeune homme. Droit à ce moment de l'existence, géométriquement équidistant de la jeunesse et de l'âge mûr, où l'affirmation de soi-même, l'identification à soi-même, sont les plus aiguës ; droit au point culminant de son identité. Maintenant que le poète passe pour mort — encore que, personnellement, je n'en croie rien —, c'est ce moment que je vise, c'est ce point que je tente de relever. Ce point-là. Là-haut, tout en haut, ou plutôt en bas, ou bien dans l'entre-deux, sur le trottoir mal pavé de la rue Molnár, sur le matelas bosselé de l'appartement rue Kékgolyó, là où il a marché, où il s'est assis, où il a vécu, dans les cours intérieures du centre-ville, dans la pénombre des cafés, devant son éternel petit noir. La blancheur de ses mains, de son visage, a illuminé le tunnel de nos années cinquante comme une lampe de mineur.

En bas, donc, était ce point culminant, ce moment choisi pour le portrait, et que je tente de fixer en lignes titubantes, délaissant sans cesse la feuille blanche pour ma propre vie, pour sa vie à lui, et me forçant sans cesse, par d'amers détours, à retrouver ce dérisoire bout de papier sur lequel j'écris — en bas était le sommet, quelque part dans les profondeurs, dans le tunnel, dans la mine, dans l'égoût, à la fois nadir extérieur et zénith intérieur, si tant est que ce distingue entre le dehors et le dedans soit de mise dans son cas particulier. Mais il me faut m'arrêter quelques instants sur le nadir extérieur. Cette dépression des circonstances était déjà, dans la vie de Pilinszky, la *seconde*. La première avait été la guerre mondiale. Avec la vie de soldat, le service dans la DCA, l'errance famélique en Allemagne à travers les décombres des camps de la mort — au milieu des soldats hongrois dépenaillés qui faisaient irruption sur les routes et suppliaient les conducteurs des jeeps de les ramasser, mais en vain car ils n'avaient *pas de place*, et il fallait attendre de jour en jour pour le moindre petit morceau de pain, attendre pour faire ce geste de la main qui « donnait à manger et mangeait en même temps »<sup>1</sup>. La période des années cinquante fut donc la seconde dépression de son existence, et c'est au cours du bref intervalle entre l'une et l'autre que parut *Trapèze et barres*.

Dans *Trapèze et barres*, son premier volume, le poète est déjà prêt, déjà — en un certain sens — achevé. Y figurent, certes, le poème *Harbach 1944* et bon nombre d'autres futurs textes essentiels de la poésie hongroise. Mais, surtout, la thématique que l'on retrouvera, naturellement, dans le grand recueil *Le Troisième*

<sup>1</sup> « úgy tapadt a szájra, / és úgy adott, hogy maga is evett », dans le poème *Francia fogoly*.

*Jour*, et par laquelle on a pris l'habitude de définir en premier lieu Pilinszky, est déjà présente : celle de l'antifascisme avec le degré poétique, sans équivalent, de l'expérience des camps de la mort. Car ce fut notre expérience à tous, celle de notre génération et du monde entier, ce fut notre tâche écrasante que de continuer à écrire des poèmes après Auschwitz, de prendre, balbutiants, la mesure de la guerre, de son gouffre le plus profond, de son symbole pour ainsi dire : les plaies, non humaines, des camps de concentration. Et nous avons fait de notre mieux. De façon généralement fort convenable, nous tenant en équilibre à la crête des phrases, jetant de petits cailloux de silence, effleurant du coin de notre œil de poète ce qui ne peut être rendu visible qu'ainsi. Je puis énumérer les chefs-d'œuvre qu'a produits, dans le monde entier, ce genre poétique. Pilinszky, lui, est à part. Il s'est imposé une tâche impossible, il s'est mis en danger de mort poétique. Il est allé droit au cœur des choses. Il a rassemblé ses forces, et a *décrit* ce qu'il en était.

« Il sort parmi les autres,  
s'arrête dans un silence carré. »<sup>2</sup>

« Ils trébuchent, piétinant  
d'invisibles feuilles mortes,  
le sombre fracas de leurs sabots de bois  
leur monte aux genoux. »<sup>3</sup>

« Le temps, tel un mannequin d'osier désarticulé,  
est assis simplement, sans mot dire. »<sup>4</sup>

« La faim qui rampe à quatre pattes »<sup>5</sup>

« mur au mutisme de cendre »<sup>6</sup>

les « clous endormis dans le sable glacé »...<sup>7</sup>

Je ne cite pas pour citer, seulement pour évoquer en marmonnant, pour faire comprendre à demi-mots. Dire ce qu'il a fallu d'autre à cette « description » du monde pour qu'elle soit ce qu'elle est, voilà qui nous amènerait à remplir des bibliothèques entières. Il a fallu avant tout la force animale de sa maigreur soulevée par le vent, car il était évidemment fort ; d'une violence aiguë comme celle du rayon

<sup>2</sup> Kilép a többiek közül, / megáll a kockacsendben », dans le poème *Ravensbrücki passió*.

<sup>3</sup> « Térdig gázolnak botladozva / facipőiknek alacsony, / sötétén zörrenő zajában, / mint láthatatlan avaron. », dans le poème *Harbach 1944*.

<sup>4</sup> « Mint tagolatlan kosárember, / csak ül az idő szótalan », dans le poème *Mire megjössz*.

<sup>5</sup> « a négykézlábra ereszkedett éhség », dans le poème *Frankfurt*.

<sup>6</sup> « hamunéma fal », dans le poème *Félmúlt*.

<sup>7</sup> « Alvó szegek a jéghideg homokban », dans le poème *Négysoros*.

laser. Il a fallu aussi à ses textes la charge formidablement compacte de ses phrases-wagons, les poutres de béton armé de ses aiguillages poétiques et, surtout, l'aptitude à *choisir*, le renoncement constant, ascétique, aux mots, le luxe obstiné de la chasse au « mot unique », des mois, des années, des décennies durant. Pour écrire « peu », il a écrit, en fait, énormément, concentrant dans ce peu la masse du « beaucoup ».

Il lui a fallu tout cela — et d'innombrables choses encore — pour écrire, sur son expérience des camps, la poésie la plus élevée qui soit. Mais ce n'est pas tout. Pourquoi est-ce précisément lui qui a su dire le mieux le scandale de notre siècle, lui qui n'y fut même pas présent ? Non, ce n'est pas la compassion qui est ici le mot-clé. C'est plutôt l'identification, le fait que sa propre nature ait été prédestinée à cette expérience. C'est là son étrangeté, son altérité, son essence transuraniennne : il a reconnu dans le camp l'incarnation de ses propres représentations, tout comme un être venu du cosmos sait en reconnaître le froid glacial. De même que le paysage mental et charnel des prolétaires fut, dans une certaine mesure, la « forme » d'Attila József, celle de Pilinszky fut le camp. Le camp fut l'ordonnement de sa façon d'être. Il était aussi éloigné du monde quotidien, aussi étranger à notre terre anthropomorphe qu'un homme peut l'être, ou plutôt ne peut l'être, et c'est justement par cela, en cela, que son être a pénétré, s'est fondu dans le jugement dernier, non anthropomorphe, des camps, dans ce qui dépasse le concevable. Nous parlons de Pilinszky comme les Florentins parlaient de Dante : comme d'un homme qui a visité l'enfer. Mais lui ne l'a pas visité, il y a vécu : dans des ténèbres qu'éclairait parfois le rayon acéré de la grâce. Il y a vécu avant et après son expérience, traînant ses oublies avec lui, de la rue de Vác aux hôtels de Londres en passant par Paris. Il avait en effet une chose unique à dire, une chose unique et forte : la souffrance. Mais si la souffrance abonde en variétés, en ruses, en chambres de torture, la sienne fut, au sein des enfers, cette souffrance déchue, orpheline, extrême et lointaine, cette souffrance exacerbée, proprement innommable, que n'épuisent ni les mots de la tribu, ni ceux de l'individu. Non, ne nous empressons pas d'étiqueter, de mettre en fiches les tourments du monde. Seule, peut-être, la religion fournit un exemple — et un nom — à cette forme d'a-territorialité ; le catholicisme de Pilinszky fut le puissant système analogique, à l'étreinte accueillante, au fond duquel il a su trouver place.

Cette souffrance existentielle, cette nature descendue en enfer, a rencontré la guerre du vingtième siècle et ses chambres à gaz. C'est à travers elle, à travers la fusion-fission sauvage de cette rencontre, que cette forme extrême, autre, a-territoriale, est devenue modèle, et la poésie de Pilinszky une brûlante affaire publique. Il est apparu que le monde ressemblait à Pilinszky, à sa stature, à ses forçats, à son apocalypse. Ce que seul le firmament, ce que seul un sombre paradis semblait capable d'accueillir en lui-même, est soudain devenu réalité, tel le brin d'herbe, tel le wagon de marchandises, telle la blessure. Le poète s'est accouplé au siècle, à son centre le plus obscur, son authenticité est devenue historique. Puis elle est devenue bien davantage.

Il écrivit, en effet, *Apocryphe*. Ce poème, nous le savons tous, il le savait lui-même, a la densité de volumes entiers. Sous l'essence statique de sa poétique, vibrante mais immobile dans son principe, *Apocryphe* comprend des mouvement

nouveaux, inattendus, et porte en soi ses propres tenants et aboutissants. Les associations d'idées, l'éloignement du déterminant et du déterminé, les failles tectoniques de la composition, et surtout, la facture moderniste du « d'où je parle », portent l'inspiration d'une avant-garde faite d'une personne unique, sans que le poème se détache d'un millimètre du roc de l'authenticité poétique. L'ardente quiétude du jugement dernier émane de ce poème, auquel notre siècle ne fait plus que prêter ses décors, et qui entrechoque l'actuel et l'éternel, l'individuel et l'eschatologique, ce qui est propre à l'homme et ce qui est au-delà de lui. Pilinszky, le poète de l'au-delà, le métapoète, nous offre cet au-delà, ce désespoir en surplomb, comme en inversant les repères ancestraux de l'homme, selon lesquels en haut est la lumière et en bas sont les ténèbres. Il fracasse l'un contre l'autre, au fond des années cinquante, zénith et nadir, recouvrant la souffrance avec la sacralité de la souffrance, et nous introduisant, d'un geste de sa main blanche et émaciée, dans ce désespoir qui est l'antichambre de la grâce.

Pilinszky a ajouté une dimension à notre vie (à notre vie désormais commune, à la vie de la poésie), il nous a enrichis du manque, de la perte, de cette pénurie d'existence, nettoyée jusqu'à l'os, épurée jusqu'à la formule. C'est sur *cette* pénurie que s'est bâtie l'exceptionnelle catharsis de sa force poétique. Il est temps pour nous de passer la tête par la brèche qu'il a ouverte, par la porte qui est au fond de l'antichambre, là où la désolation s'étend comme un firmament.

Traduit du hongrois par Nicolas VÉRON

Poètes d'aujourd'hui

István KORMOS

M'ENTRAÎNENT ROUGES DES DAUPHINS

La nuit sur une mer de suie m'entraînent rouges des dauphins  
Et c'est la falaise écroulée de mon cœur où j'échoue enfin  
Aveugle j'atteins ton logis qu'en rêve en l'édifiant j'ai vu  
Mais ta porte est couteau ouvert Tes vitres m'envoient leur refus  
Des mains des mains des mains partout me poussent repoussent encore  
Que je la quitte pour toujours me souffle une voix insonore  
L'enfance en vain te happerait tu ne veux plus entendre d'elle  
Les mots qui t'imploront ont beau à ton front battre de leurs ailes  
Des feux de stop dans ton regard m'expriment l'impossible-à-dire  
Qu'aucun de nous n'existera Puis l'éclat torturé d'un rire  
Des mers de suie Notre avenir à peine né y vogue mort  
Et mes dauphins qui me traînaient ces chevaux rouges le dévorent  
Pas le moindre aboi d'un seul chien n'est à ma personne adressé  
Un ciel frais de salpêtre brille et je me rends tête baissée  
Moi l'enfant des dieux je me tais Tout seul au cachot je vivrai  
Paris Marlotte et Normandie toute l'Atlantide a sombré.

Adapté du hongrois par Georges TIMÁR

Ákos FODOR

Dix poèmes

LE VRAI SOUVENIR

Le vrai souvenir est vivant !  
- Qu'il ne change pas ? Mais comment ?

LES MORTS

leurs tableaux se sont  
tournés vers le mur  
leurs dos : des miroirs.

DEGRÉ DE CRISE

«...ce n'est pas ce que je voulais penser... ! »

RAPPORT

J'ai conduit un aveugle  
et — Dieu ! — en me quittant  
il m'a dit «Au revoir » !

HOMMAGE À KOSZTOLÁNYI

j'ai dû à tout prix  
apprendre à voler  
je ne sais courir

DRAME

— Annonce la couleur ! — crient-ils.  
Je chuchote : — Arc-en-ciel...

AXIOME

À part l'aimer  
chaque acte humain  
n'est qu'édifier des ruines.

GRAND HOMME

Il ne fit rien d'impressionnant  
pendant longtemps. Plus tard : comme plus tôt.  
Mais il nous légua par son testament  
la pierre et le ciseau.

BLOW UP

Nous oublions quelque chose,  
nous manquons quelque chose,  
nous la laissons échapper ou l'ajournons.  
Et à partir de ce moment, il vient,  
il vient, ce presque-rien, pour devenir tout à coup  
aussi incommensurable que, dans le silence  
nocturne, un craquement du parquet.

MONUMENT À LA MÉMOIRE DE PILINSZKY

Notre naissance est blessante.

Notre existence arrache quelque chose  
à la totalité et en couvre une partie.

Avec notre mort, nous projetons de l'ombre.

Mais à quoi bon tout cela ? Mais à quoi bon ?

Adaptés du hongrois par Georges TIMÁR

Poèmes de Zsuzsa TAKÁCS

LA PORTE ENTROUVERTE

Personne ne se tenait derrière  
la porte entrouverte qui se rouvrait toujours.  
J'y ai dû soupçonner un être qui l'ouvre.

Comme quelqu'un qui accomplit un devoir  
désagréable (se protège) :  
sans conviction, on aurait dit sur ordre

supérieur, tout en atermoyant, je me suis levée  
à contre-cœur, puis me plantant devant  
la porte, me suis adossée, dans le silence du guet,

contre elle, très fort ; pourtant, à travers une fente,  
des têtes grises entraient en roulant.  
(Mes pensées expulsées qui avaient trait à toi).

### APRÈS LE DÉCOLLAGE DE L'AVION

Avant le décollage de l'avion et avant qu'il ne fût  
atterri, là, dans les hauteurs tempétueuses,  
enfermés dans les secousses de ce corps

métallique, l'un se serrant à l'autre, la main près de celle  
du voisin, leurs cuisses se frôlant presque, ils sont au point,  
pris de soif, de souhaiter la mort,

du moins l'un des passagers (moi).  
Et cette impression est tellement forte  
qu'à peine j'en suis effleurée et ma soif est assouvie.

L'exultation de mes veines  
me promet un présent permanent, c'est-à-dire  
qu'à partir de ce moment, il ne faut plus arriver nulle part.

Adaptés du hongrois par Georges TIMÁR

### Poèmes de Krisztina TÓTH

#### LA NATURE DE LA DOULEUR

ne se révèle pas, ou pas vraiment.  
Untel ne souffle mot. Il se balance,  
les yeux morts, selon sa propre cadence,  
ou bien alors il fait, en se levant,

culbuter une chaise et, d'un pas lent,  
sort gauchement, puis sans se retourner avance,  
quoiqu'au tableau quitté, en cachette, il y pense ;  
dans le cadre, son dos est un long vibrement.

Du feu ? Non, pas besoin. Il ne s'incendie pas.  
Il traverse les rails sans quelque idée osée ;  
du pont, il jette des coups d'œil en bas —

— aurais-je dû peut-être, sans ciller,  
fouiller dans mon sac et puis te tuer  
comme on le voit au cinéma ?

## SI POURTANT

je recommençais,  
 alors comme un tapissier moustachu  
 dans une banlieue  
 de Buenos Aires.  
 Toute la journée parmi des toiles et des clous :  
 le clou serait clou, la toile toile.  
 Et si parfois je me rappelais à moi-même,  
 j'en grillerais une, je me signerais  
 puis me lèverais, fermerais la porte  
 pour que la puanteur ne s'infilte pas.  
 Si pourtant,  
 alors ailleurs.  
 Je serais pêcheur,  
 Italien mal rasé, au torse de fer, têtu.  
 Je suis ailleurs.  
 En train de suivre un match de foot du fond  
 d'une taverne toute en vapeur, les pieds nus.

## JE LE REGRETTE

— a-t-il dit.  
 Je n'ai plus rien à parler  
 avec les saisons se coupant la parole  
 ni avec la feuille qui descend les marches en basculant :  
 désormais, j'ai mon silence pour tout.  
 La floraison, que l'on tait  
 je l'admets, me trouble parfois,  
 dans ces cas-là, je me détourne  
 ou bien fais semblant de ne rien savoir.  
 Je mémorise ci et ça.  
 par exemple, la colline,  
 comme la colline elle-même répète  
 le train deux fois par jour,  
 puis, la fumée s'étant dissipée,  
 le tableau se restitue.  
 Je suis cadre.  
 Je garde, je ceinture.  
 J'ai gravé dans la paume il y a longtemps  
 tous les chemins disponibles :  
 paume fermée, impraticable.  
 Je mesure le temps à l'image de la  
 goutte de résine qui au bout d'une journée très-très longue  
 atteint finalement  
 le sol.

(Adaptés du hongrois par Georges TIMÁR)

**Miklós RADNÓTI**

**CHARMEUR**  
(Bájló)

Aspergé de lumière  
mes yeux vibrent,  
le rosier gambade  
sur la haie,  
la lumière aussi,  
les nuages se rassemblent,  
l'éclair se faufile  
et déjà tout là-haut  
le tonnerre répond  
avec de graves tonnerres  
le bleu du lac se fane  
et sa face s'efface,  
viens, entre chez moi,  
ôte ta robe,  
il pleut déjà dehors,  
ôte ta blouse,  
que la pluie  
brasse, embrasse nos cœurs.

Traduit par Béatrix KAPOSVÁRI

**Zoltán JÉKELY**

**LA CLÉMATITE**  
(Klematisz)

Ange des colonnes de pierre tes ailes sont bleues,  
sans parfum tu frémis dans la chaleur du Soleil,  
mais la nuit ton souffle embaume fraîchement,  
tes quatre pétales s'ouvrent, te quadrillent  
tel un "Mandala" — et ton stigmaté luit  
comme la Vérité, qui nous attire vers le ciel.

Traduit par Béatrix KAPOSVÁRI